

Lectures

Les comptes rendus

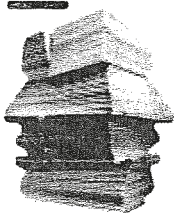
/

2013

Emmanuelle Heidsieck, *À l'aide ou le rapport W*

CAMILLE DORIGNON

A L'AIDE :
LE RAPPORT W



Emmanuelle Heidsieck, *A l'aide ou le rapport W*, Inculte Editions, 2013, EAN : 9791091887168.

Vous pouvez commander cet ouvrage sur le site de notre partenaire Decitre

Texte intégral

PDF

- 1 Emmanuelle Heidsieck, en tant que romancière, a depuis longtemps tranché la question de la survivance des classes sociales. Dans *Vacances d'été*, son précédent livre¹, elle brossait les contours fluctuants d'une amitié impossible. Et pour cause : celle de François, l'employeur, le propriétaire, le maître donc, et de Pierre-Olivier, l'employé de maison, le salarié. La relation des deux personnages est un avatar de la dialectique maître-esclave, qui empêche toute connivence durable entre le patron et son homme à tout faire. Le roman social dépeignait ainsi, en à peine plus de 100 pages, l'illusion brisée d'une amitié qui n'a pu dépasser ni le clivage de la relation asymétrique de travail ni – surtout – celui de la classe.
- 2 À nouveau dans un format assez court, la journaliste spécialiste des questions sociales déploie les thèmes qu'elle a choisis pour siens, loin de tout glamour : la crise, celle du chômage, des services publics, en un mot celle de l'État providence. Cette fois, le récit prend la forme d'une dystopie – ce versant pessimiste de la science-fiction.
- 3 *À l'aide ou le rapport W* est un roman d'anticipation à brève échéance : 2015. À cette date, deux hauts fonctionnaires du Ministère de l'intérieur, A et B, sont chargés de

rédigé un rapport. A est un quadragénaire carriériste et impitoyable, et B un quinquagénaire subissant mal les humiliations répétées de son supérieur hiérarchique. Quid de ce rapport ? Il s'agit de préparer le travail du législateur, afin de faire voter au plus vite une loi pénale d'importance. En effet, il s'agit d'en finir avec l'entraide, le service, le coup de main, avec « l'ADS » : l'aide, le don, le service. A et B doivent proposer, rapidement, motifs et incriminations de ces gestes désormais hors de propos, les gestes désintéressés, l'échange de bons procédés. Le bénévolat ne peut plus être toléré dans une société ultralibérale : c'est une insoutenable concurrence déloyale faite aux entreprises. Ainsi, une présence récurrente des grands-parents met en péril le secteur de la garde d'enfants, comme le marché de la dépendance est menacé par des manifestations d'empathie. Le lecteur est effrayé par la vision de l'auteure, tant elle paraît plausible.

4 Emmanuelle Heidsieck, dans la vidéo de présentation de son livre pour la librairie Mollat², précise qu'il ne s'agit pas de caricaturer notre monde, mais de l'exagérer. Telle est la vocation de la science-fiction que de susciter un regard distancié sur notre présent en imaginant l'avenir qu'il nous réserve. Un numéro de la revue *Sociétés*³ a été d'ailleurs consacré à la science-fiction comme « sociologie imaginaire de notre présent », selon les mots de Louis-Vincent Thomas⁴.

5 Ces dernières années, les auteurs français de romans d'anticipation ont beaucoup écrit dans la lignée des romans d'Orwell ou d'Huxley : en témoignent des dystopies comme « Globalia » de Jean-Christophe Rufin⁵, celles du recueil « Le Monde, tous droits réservés » de Claude Ecken⁶ ou bien encore « Nuigrave » de Lorrin Murail⁷. L'intérêt de *À l'aide ou le rapport W* réside donc dans cette volonté de s'ancrer dans un quotidien microscopique, celui de deux individus, dont les rapports délétères pourraient à eux-seuls être le signe de l'échec de l'humanisme.

6 Mais sans aucun doute, l'intérêt – et la force – du récit tiennent avant tout à sa justesse juridique. Par une loi, il est possible de tout ordonner. Par un rapport, toujours davantage dans notre société de l'expertise, de tout justifier. Il importe d'autant plus de s'interroger sur le processus de la création normative. Or, Emmanuelle Heidsieck, simplement, avec ce récit, ne fait rien moins que de rappeler les dangers d'une déshumanisation du droit. Les dangers d'un positivisme juridique incontesté et surtout incontestable sont ainsi sous-tendus dans l'intrigue. Le positivisme juridique est cette doctrine qui a largement prévalu jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, selon laquelle le Droit ne peut être que celui qui est en vigueur. Après les législations nazie et vichyste, le droit naturel, courant de pensée qui fait découler de la simple existence humaine celle de droits inaliénables de la personne, avait recouvré l'intérêt des juristes. Les principaux personnages du roman, A et B, écrivent leur rapport en refusant de penser à la *ratio legis*, c'est-à-dire à son essence. Comme si ce débat n'avait pas eu lieu. Pourtant B doute parfois et A est touché lorsqu'il apprend l'emprisonnement pour « ADS » d'un professeur de droit retraité, ancien ami de son père. Ce n'est pas un hasard, ce professeur de droit qui est arrêté à la première page du livre et dont A se souvient un instant à la fin du roman. Il symbolise ces juristes que craint A : ceux qui pourraient « tomber dans une nostalgie surannée qui pourraient donner à l'ensemble [à la loi] un côté mi-figue, mi-raisin [...] ce style de mièvrerie » (p. 31).

7 Un des juristes français les plus éminents du XXe siècle, Jean Carbonnier, s'inquiétait dès 1963⁸ de ce qu'il appelait le « panjurisme », cette vocation du Droit à être partout et la volonté des « juristes dogmatiques » à étendre toujours davantage cette emprise. Emmanuelle Heidsieck romance avec un très grand talent cette inquiétude.

Notes

- 1 Heidsieck Emmanuelle, *Vacances d'été*, Paris, Léo Scheer, 2011
- 2 <http://www.youtube.com/watch?v=COOk6kTmIgo>, consultée le 21/08/2013
- 3 « (Science) fiction », *Sociétés*, 3, 2011
- 4 Thomas Louis-Vincent, *Fantasmes au quotidien*, Paris, Éditions Librairie des méridiens, coll. Sociologies au quotidien, 1984, p. 263
- 5 Rufin Jean-Christophe, *Globalia*, Paris, Gallimard, 2005
- 6 Ecken Claude, *Le monde tous droits réservés*, Paris, Pocket, 2009
- 7 Murail Lorris, *Nuigrave*, Paris, Robert Laffont, 2009
- 8 Carbonnier Jean, « L'hypothèse du non-droit », *Archives de philosophie du droit*, Sirey, Paris, 1963 ; repris in *Flexible droit*, p. 25-47.

Pour citer cet article

Référence électronique

Camille Dorigon, « Emmanuelle Heidsieck, À l'aide ou le rapport W », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2013, mis en ligne le 13 septembre 2013, consulté le 13 septembre 2013.
URL : <http://lectures.revues.org/12142>

Rédacteur

Camille Dorigon

Juriste en propriété intellectuelle

Articles du même rédacteur

Mireille Delmas-Marty, *Le travail à l'heure de la mondialisation* [Texte intégral]

Chérif Khaznadar (dir.), *Le patrimoine, oui, mais quel patrimoine ?* [Texte intégral]

Christian Jacob, **Annette Wieviorka**, *Imaginaires des bibliothèques* [Texte intégral]

Tous les textes

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

enjeux | « Et pour les faire lire vous faites comment ? »

|françois bon | réflexions, théorie|

15 décembre 2013

de la prescription de lecture dans l'enseignement, et de l'institutionnalisation (enfin) de la création littéraire

Ça paraît long, mais c'est 10 jours de boulot, et de conversations aussi, dense et belle conversation initiale avec A.T. à Sciences Po, à l'EnsaPC en permanence avec les amis profs, lors de l'échange avec Alexandre Gefen à Paris IV semaine dernière puis lors du stage Marrakech cette semaine.

Hommage particulier à Michel Chaillou, **disparu cette semaine** (voir aussi **Cahiers du chemin**), longtemps enseignant à Villetaneuse en parallèle de son travail d'écrivain, improvisateur considérable sur la lecture et les marcheurs de la littérature. Souvenir particulier de notre première rencontre, juste après mon premier livre en 1982 : « Et maintenant, tu *dois lire tout*. » On s'est toujours vus, croisés, échange et amitié, mais il y a eu un jour, vers 1998, soit bien quinze ans après, où je lui ai dit : « Tu sais, Michel, je crois que ça y est. – Ça y est quoi ? – Le *tu dois lire tout* ». C'est une autre question, de comment je lis différemment, depuis 10 ans maintenant. Se souvenir de comment à 80 ans il a **lancé son blog** et l'a tenu. Dédicace.

Si vous réagissez à cet article sur votre blog ou site, merci de me signaler le lien.

Et pour ceux qui en concluraient un peu vite que la question de la *recommandation* dans l'enseignement et de l'industrie du livre sont désormais deux domaines séparés (bon, ils le sont), voici les livres que j'ai achetés le mois dernier, dans 3 librairies différentes (dont Le Livre à

Tours qui est ma base) : *Baudelaire*, Walter Benjamin, édition Agamben (La Fabrique), *Cours sur la perception*, Gilbert Simondon (PUF), *Apaisement*, Journal VII, Charles Juliet (POL), *La photographie est interminable*, Denis Roche (Seuil, Fiction & Cie).

Photo ci-dessus : bibliothèque de l'Institut français de Marrakech.

Puis quand même corollaire pour les auteurs : quelqu'un comme Chevillard, tout le monde est passé régulièrement sur son blog (mais Éric n'y suggère pas de lecture), y compris parmi nos étudiants.

À qui appartient la prescription de littérature ? Le web prend le relais de l'ancienne instance de la presse littéraire, beaucoup trop accaparée par le consensuel ou l'actualité de saison : rappelons que 500 titres font 66% du CA de l'édition, et que le temps moyen d'un livre en librairie est de 5 semaines. Nous n'avons pas, pour nos prescriptions pédagogiques, à négocier ni entretenir un tel système. Des outils neufs naissent, comme Babelio, mais dans l'espace de la recommandation loisir. C'est dans l'univers des blogs et réseaux que s'installent les nouveaux espaces de *recommandation* : voir l'usage que font de Facebook des André Markowicz, Michaël Glück, Jacques Serena ou d'autres. Des noms comme Chevillard ou Claro existent donc pour nos étudiants, ou dans les facs étrangères comme pareillement des oeuvres web disposent maintenant d'une

reconnaissance auctoriale à même niveau symbolique que celle du livre, voir par exemple Philippe De Jonckheere pour **Désordre** ou Pierre Ménard pour **Liminaire**.

À l'inverse, à nous de ramer pour signaler l'existence d'oeuvres majeures comme celle de Volodine, il ne nous file pas le coup de main. Pour m'en tenir à deux proches que je respecte, et 20 ans de moins que moi, le choix subjectif et esthétique de Tanguy Viel ou Philippe Vasset de se tenir en dehors de sites et réseaux – pour ce qui est de leur travail littéraire – nous prive pour chacun de leur espace spécifique de *recommandation*, c'est pourtant là qu'on en aurait besoin (souvenir de la conf du Tanguy sur **littérature américaine** en juillet dernier – et corollaire du corollaire : comment utiliser un outil tel que cette conf, libre et accessible sur le web, sans s'immerger soi-même dans les pratiques réseau, en tant qu'auteur, en tant qu'enseignant ?). Et donc le risque, qui n'existait pas avec cette intensité il y a 3 ou 4 ans, que ce choix les cantonne dans un univers qui n'est plus que marchand. J'assume toute l'exagération de mon petit chapitre d'*Après le livre* sur les **écrivains imperturbables**.

Par là, c'est la question *sociale* de la lecture qui est posée, beaucoup plus que celle d'une responsabilité individuelle du prof dans l'effectivité de sa *représentation*. En septembre dernier, un des bouquins les plus singuliers et socialement critiques qui ait paru, c'était Emmanuelle Heidsieck, *À l'aide, ou le rapport W*, chez Inculte : sans la prise en main directe de la

recommandation par les auteurs (pas E.H, mais l'ensemble des auteurs agissant collectivement sur le réseau, et pas seulement les éditeurs ni les lecteurs), quelle chance pour une oeuvre contemporaine de passer à travers les mailles molles de médias tétanisés par leur propre crise ?

« Et pour les faire lire vous faites comment ? »

Continuons sur un dernier point : *lire* et *lire de la littérature* ce n'est pas tout à fait pareil, quand on rajoute le déterminant.

Lire, c'est reconstruire mentalement une représentation du monde qui n'appartient pas à l'espace sensible et à l'expérience immédiate. Ce faisant, nous bénéficions d'un élargissement considérable, qui par la littérature s'est autonomisé en tant que forme : l'objet reconstituant cette représentation devient indépendant de la réalité qui le constitue, soit temporellement (hier soir, je lis l'enquête d'Hérodote comme je suis l'alunissage de la sonde chinoise), soit du point de vue de la réalité considérée comme expérience : je ne demande pas au *Colonel Chabert* d'avoir existé, et Balzac n'avait vu Saumur que 40 minutes à l'aube, une fois dans sa vie, quand il a écrit *Eugénie Grandet* (« Toute poésie procède d'une rapide vision des choses », dit-il).

De toute son histoire, le *livre* moderne n'a cessé d'intégrer et réviser cet enracinement dans un *lire* qui le précédait, et

participait de cette relation au monde en tant que telle. Mais, et ce n'est pas d'aujourd'hui – je rabâche sans cesse ma relecture du *Peintre de la vie moderne* de Baudelaire pour nous en donner le vocabulaire, notre relation au monde, en tant que nous savons la transporter à distance par d'autres modes que le récit, n'est plus réduite, pour ce qui dépasse l'univers sensible et l'expérience immédiate, à la transposition dans les formes et univers du *lire*. Le savoir, qui exigeait le *livre* pour se reconfigurer matériellement à portée immédiate de vos usages et pratiques, devient disponible par d'autres vecteurs, et dans des formes temporelles inédites : voir comment s'actualisent en temps réel les articles concernant la chirurgie cardiaque sur une base de donnée médicale. En même temps, ce décalage à la fois dans le temporel et la disponibilité décale aussi le rôle et la notion, tout aussi historicisés, de l'auteur. On sait, voir Viala, que le mot *écrivain* est une invention du XVIIe siècle.

En faisant travailler cette semaine les étudiants sur le relais des 480 *I remember* de Joe Brainard (28 ans à sa publication) aux 480 *Je me souviens* de Perec (41 ans à publication), l'idée qu'écrire sur le même territoire, et en faisant contrainte de l'invention initiale, à la fois pouvait aller plus loin que *traduire* (voir aussi le curieux rapport entre le fondamental *How to write* de Gertrude Stein, si nécessaire à nos parcours de *creative writing*, étudiants, exigez-le de vos intervenants !, et *L'Art Poétique* d'Olivier Cadiot), et en même temps bouleversait cette notion même de l'auteur fétichisé : livre qui vaut parce qu'on prend soi-même la place de l'auteur.

« Et pour les faire lire vous faites comment ? », dans cette discussion l'autre matin à SciencesPo, j'ai élargi le champ : en économie, en droit, en sociologie et toutes autres disciplines humaines et sociales (j'aime pas trop le mot *science* pour nos affaires de langage), la *bibliothèque* reste le lieu de référence, là où on s'assemble pour le co-travail, mais d'abord le rapport dense à soi-même par le rapport au travail (la rédaction solitaire d'un exposé), et surtout la consultation (assistée ou pas, recommandée ou pas : mais ce en quoi l'école est présente dans la structuration même de ce qu'elle propose, ou sa responsabilité dans le *moteur* de recherche qui les organise... cet été tout Sciences Po est passé sous système Google pour les mails et l'Intranet, quelles conséquences pour le tri des ressources pédagogiques ? c'est une question, pas une critique...), enfin le transfert et l'appropriation des ressources : ce qu'on dépose dans son propre *cloud*, ce qu'on organise et hiérarchise dans son espace *end note* ou *zotero* (la capacité à reconstruire via liens et flux un espace personnalisé de ressources).

Il n'y a pas un monde numérique qui s'oppose à un monde basé sur la circulation d'objets matériels : pour la médecine ou le droit ou l'astronomie, qui opposerait le numérique aux autres usages ? C'est ce que j'ai trouvé d'important comme basculement conceptuel (sur la *fracture numérique* par exemple) dans le récent rapport du Conseil national numérique. Il y a que le numérique est déjà impliqué organiquement dans notre relation au monde, qu'elle soit pour

acquérir (se documenter, savoir, assister à) ou pour interférer (écrire, propulser, construire). L'interrogation, la mise en expérience et la représentation de notre relation au monde incluent en tant que telles cette instance numérique d'elle-même.

Conséquence : la bibliothèque de Sciences Po propose environ 35 000 ressources numériques, budget bien plus considérable que celui de l'achat de livres.

Cela pose un autre ensemble de questions, considérables : sur l'ergonomie, sur la mémorisation, sur la contribution (Wikipedia), sur la distance critique, sur l'orientation dans la profusion, et accessoirement sur comment le faux primat du support (par exemple le *livre numérique*) peut servir à renforcer la domination de la daube marchande sur le vivant et le fragile. Mais ces questions, ça s'appelle la *culture numérique*, les facs québécoises ont déjà ouvert des postes pour cet intitulé dès le premier cycle, en France on en est loin. Et ça vaut aussi pour l'instance *politique* de la maîtrise de l'outil, jusque dans la question « quel traitement de texte » (ou pas, d'ailleurs), de la structuration de documents (si on veut une table des matières à son mémoire, il faut apprendre les « styles » de son OpenOffice ou de son « Word), etc.

Mais cela pose la question des ressources elles-mêmes. Sur ces 35 000 ressources numériques proposées par la bibliothèque (qui ne s'est pas rebaptisée *learning center* comme à l'Essec, j'y reviendrai, merci la langue), 14 concernent la littérature (par

erreur ?), dont 1 seule en français (parce qu'incluse d'office dans je ne sais quel bouquet Elsevier ?), les *Études balzaciennes*.

Question donc décisive. Il y a 6 ans exactement, quand j'avais lancé **publie.net**, l'idée c'était bien de proposer des ressources numériques accessibles en tant que telles aux bibliothèques, libre usage, catalogage etc, et on y a travaillé dur de dur. Aujourd'hui, on n'a pas cassé le plafond de verre, une quarantaine de grandes bibs abonnées (et immense merci) mais il en aurait fallu le double pour une viabilité mini, et donc décision claire pour moi de revenir au web, sauter cette étape du livre numérique (les gros éditeurs ont vraiment installé un tir de barrage et ils continuent, faut de masse critique suffisante, l'usage prend d'autres chemins). Gallica/BNF, qui pourrait jouer ce rôle-là, s'occupe beaucoup plus de commercialisation des *indisponibles* que de pédagogie, et la Commission numérique du CNL attribue 7 millions d'euros par an aux mêmes éditeurs pour la numérisation de leur fonds (ils sont d'ailleurs dans cette commission et se les auto-attribuent) sans un regard ni un centime pour les lieux de réflexion et création web, tout va bien dans le meilleur des mondes.